

Nouveautés

Number 161, Spring 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63967ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2011). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (161), 4–19.

DENISE BRASSARD et
ÉVELYNE GAGNON [dir.]
États de la présence.

*Les lieux d'inscription de la
subjectivité dans la poésie
québécoise actuelle*
XYZ éditeur, Montréal
2010, 332 pages

Actuellement, au Québec, la poésie continue d'émerger de l'intime en recoupant des ramifications que certains pourraient qualifier, avec un mépris désolant, de démodées. Or, il appert que le poème s'écrit malgré ces commentaires à partir d'un lieu qui échappe à la méthode des classements et à la restriction de la prescription morale en vogue, éclatant en une kyrielle de fragments aux appréhensions ontologiques diverses. Ainsi, « la poésie, à partir de 1980, ne manifeste-t-elle pas, par son effort de recentrement et son égocentrisme, un désir de se donner une autre morale, laquelle, affranchie

de son caractère prescriptif, retrouverait une portée ontologique ? ». Telle est l'hypothèse initiale présentée avec clarté en ouverture de cet excellent ouvrage placé sous la direction de Denise Brassard et d'Evelyne Gagnon. Il s'agit en fait des actes d'un colloque qui s'est déroulé du 6 au 8 décembre 2008 à l'UQAM auxquels sont ajoutés des textes de création poétique. La problématique porte dans sa réception et son analyse d'indéniables perspectives pouvant entraîner dans leur foulée quiconque s'intéresse à la poésie. On y ressent une détermination destinée à dégager non pas un courant, mais un registre qui soit fidèle à l'évolution récente de la poésie québécoise.

Séparé en quatre chapitres, « suivant la perspective dans laquelle les lieux sont appréhendés ou la présence actualisée », ce livre expose à la fois des proses réflexives ainsi que des paroles poétiques, ce qui



KARINE CELLARD et
KARIM LAROSE [comp.]
La langue au quotidien.
*Les intellectuels et le français
dans la presse québécoise*
Anthologie, vol. 1 :
Les douaniers de la langue
(1874-1957)
Éditions Nota bene, Québec
2010, 544 pages

Cette imposante anthologie présente cent dix-huit articles journalistiques qui rendent compte de la réflexion sur la langue française au Québec à partir des années où celle-ci se révèle organisée et cohérente (le dernier tiers du XIX^e siècle), jusqu'en 1957, année où le statut précaire du français dans différents domaines (politique, économie, travail) inquiète et devient l'objet d'analyses approfondies dans les journaux, en même temps que naît le premier mouvement indépendantiste québécois, l'Alliance laurentienne de Raymond Barbeau.

La lecture de ces textes, autrement difficiles d'accès, permet de pénétrer dans le vif de l'actualité de l'époque : transcriptions de discours, de conférences, de causeries radiophoniques, dialogues entre intellectuels. Elle permet non seulement de suivre l'évolution de la pensée d'un Adjudor Rivard ou d'un Jean-Marie Laurence, mais donne accès également aux idées de personnages secondaires du débat linguistique, le critère de sélection des articles étant « la richesse de la pensée et de l'expression ».

La Société du parler français au Canada est fondée en 1902, entre autres par Adjudor Rivard, qui répond par des dialogues humoristiques à ses détracteurs qui craignent un excès de purisme. La question de la vraie nature du français canadien est omniprésente. D'une part, ce français est vu comme « informe de prononciation, pauvre de vocabulaire, souvent barbare de syntaxe,

emmêlé de locutions et de tours étrangers » (p. 219). D'autre part, les linguistes affirment que ce parler a ses caractères propres, mais qu'il ne diffère que fort peu de la norme (p. 398). Les écrivains revendiquent le droit d'utiliser les canadianismes : « Dites réellement ce que vous voyez avec des mots à nous, et du coup ce sera original » (Claude-Henri Grignon, p. 249). L'écrivain Jean Pellerin se plaint de ce que « la langue de trop de nos auteurs pue l'artifice » si bien que leurs livres semblent « étrangers à l'esprit et à l'habitat du milieu », mais il reconnaît qu'il est difficile de choisir avec discernement dans le patrimoine linguistique (p. 482-483).

Les droits du français sont souvent abordés avec sérieux mais aussi par l'absurde, telle la scène illustrant l'impossibilité de se faire servir un café quand on le demande en français dans la cafétéria d'une institution fédérale et bilingue de l'ouest



de Montréal. Dans les années 1950, on craignait que le français du Québec ne se différencie de plus en plus de celui de France. L'idée que sa survivance passe par le contrôle de l'économie commence à peine à apparaître.

Autant que les idées, le ton et le style retiennent l'attention : envolées lyriques, force rhétorique des discours, tel celui d'Henri Bourassa au Congrès eucharistique de 1910, ironie et

vient conférer une valeur heuristique plus que souhaitable parce que motivée par une double expérience fondamentale, soit celles de l'écriture et de la lecture de la poésie. Près de vingt-cinq œuvres sont ainsi abordées avec une acuité ne relevant pas du hasard mais bien d'un souci de liaison, voire d'une correspondance nécessaire s'établissant entre les textes eux-mêmes, leur auteur respectif et le lecteur convoqué au sein de l'essai ainsi créé. Si quelques textes se reçoivent difficilement lors d'une première lecture en raison de leur charge théorique, la majeure partie d'entre eux restent accessibles pour un lectorat soucieux de réfléchir aux enjeux et tenants relatifs à cette problématique dégagée à partir des lieux de l'inscription de la subjectivité dans la poésie québécoise actuelle. Parmi les textes les plus intéressants, citons les réflexions de Daniel Laforest pour qui « la poésie

s'avère déjà là », parvenant – peu importe ses formes – à « accomplir une inscription dans un lieu » ne reniant pas l'instinct de l'être, ses réactions et « ses humeurs » face aux phénomènes qu'elle engendre étant exempte de la rigidité que commande « l'art narratif ». Il ne s'agit donc pas de régir une interprétation du poème « faite d'attaches concrètes », mais de vivre ce dernier dans la subtilité propre à la sensibilité humaine. S'enchevêtrant à des fragments de l'œuvre *Plaisirs et paysages kitschs* d'Hélène Monette pour énoncer une « tragédie topographique », la pensée de Laforest refuse de réduire la valeur existentielle de la poésie contemporaine québécoise en regard des périodes l'ayant précédée, soulignant avec force que « les espaces intérieurs de la subjectivité contemporaine sont aussi vastes et tourmentés » que ceux décrits par Saint-Denys Garneau. Tout aussi accessible est le propos

d'André Brochu voulant que « la charge du réel » se présente par un assemblage soigné de poésies entretenant une certaine appartenance réciproque, anecdotes et prosaïsme appuyé soulevant, selon lui, une perspective mémorielle qui permettrait de passer d'un éloge de la métaphysique à une représentation du réel par le quotidien. Il faut aussi parler de l'analyse clairvoyante d'Évelyne Gagnon concernant le déploiement de la « vision du sujet lyrique » dans l'œuvre essentielle d'Hélène Dorion, qui tisse l'être et l'universel par le « fil de l'écriture qui à la fois donne un rebord au monde et construit un sujet relié à toute chose ». L'écriture dépend ici de « la logique de l'atome ; particule de rien et énergie de tout », comme l'être reste tributaire de sa propre condition. Incontournable également que le texte de Louise Dupré, une écriture soignée par la dignité

portée par la poésie d'Hugues Corriveau au sein de laquelle « la faille du sujet » vient créer « une ouverture à l'autre qui ne soit pas fusionnelle, au sens où l'entendaient les romantiques, mais intersubjective », générant par le fait même une rencontre entre « le sujet, l'autre et le monde ».

D'autres interventions méritent tout autant une mention ne pouvant être réalisée faute d'espace. Citons à tout le moins les suivantes en rafale : Carmen Mato Barreiro, Isabelle Miron, Jonathan Lamy, Paul Chamberland, Marc-André Brouillette. Le tout se termine avec un texte sensible offert par Pierre Ouellet, qui reconforte le lecteur, désormais en état de suspens, comme le fait une étreinte à la fin d'une rencontre marquante, confirmant irrémédiablement que l'hypothèse initiale valait entièrement le temps des réflexions qu'elle commandait.

JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

humour, notamment dans les interventions du futur directeur du Devoir, André Laurendeau.

En cette année 2010 où l'on célébrait les cent ans du *Devoir*, cette anthologie est aussi une belle illustration du rôle que ce journal a joué, avec d'autres, dans la diffusion des idées sur la nature et le statut du français canadien (*français québécois* n'est pas encore en usage) dans la première moitié du XX^e siècle.

LUDMILA BOVET

LOUISE REID

L'anxiété, le cancer de l'âme
Les Éditions JCL, Chicoutimi
2010, 272 pages

Il est vraiment peu courant qu'un essai devienne un best-seller, en dépit de l'intérêt que présente ce genre littéraire. C'est pourtant le tour de force qu'a réussi Louise Reid avec son livre *L'anxiété : le cancer de l'âme*, qui s'est retrouvé pendant quelques semaines à la tête des palmarès. De plus,

l'auteure a été invitée à s'exprimer sur plusieurs tribunes, dans les médias, pour présenter et commenter son ouvrage.

Louise Reid est psychotérapeute. Au fil de sa carrière, qui s'étend sur quelques décennies, elle s'est spécialisée dans les troubles de l'anxiété et elle a commis sur le sujet pas moins de dix publications, depuis 1995. En plus de s'adonner à la pratique privée, elle anime des ateliers de formation et prononce des conférences où elle donne à ses auditeurs des trucs qui leur permettent d'identifier et de vaincre les problématiques anxieuses.

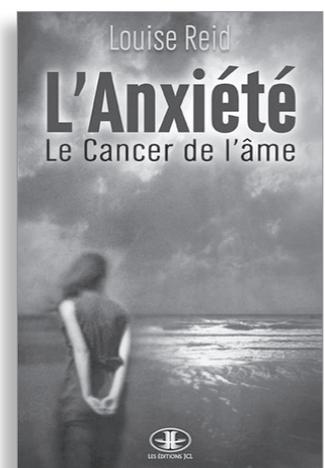
La technique révolutionnaire d'intervention qu'elle présente dans son dernier livre, elle l'a mise au point grâce à des années d'intervention et de recherche personnelle. Il s'agit de ce qu'elle appelle la « psychologie chirurgicale ». Tout au long de sa présentation, elle établit un

parallèle entre les dérèglements de l'âme et ceux du corps, elle compare les interventions de la psychologie avec celles de la médecine traditionnelle et de la chirurgie, elle montre qu'il y a des similitudes entre les sources des maladies psychologiques et celles de la morbidité physique.

L'essai comprend trois parties, nettement évocatrices, de l'approche privilégiée : 1- « Les cancers psychologiques » ; 2- « Les abc's psychologiques » et 3- « Les infarctus psychologiques ». Son exposé explique, dans des mots facilement accessibles, la source, l'identification et les avenues d'intervention relatives aux dérèglements suivants, entre autres : les phobies, la panique, l'anxiété, la dépression, l'épuisement professionnel et le syndrome de stress post-traumatique. Reid aborde également les troubles liés au perfectionnisme, au manque d'assurance, à la crainte de

l'inconnu et au déficit d'estime de soi.

Ainsi, cet essai relativement modeste en termes de quantité est-il passablement dense en terme de contenu. Il évite pourtant tout à fait le piège de l'hermétisme et du dogmatisme, se permettant même d'être plutôt aéré. De nombreux schémas et tableaux synoptiques permettent au lecteur de bien comprendre



les processus, que ce soit ceux qui mènent à la maladie psychologique ou ceux qui permettent sa guérison.

L'ensemble des publications de l'auteure visent à démythifier à l'intention d'un large public le monde des maladies psychologiques et leur traitement. Son dernier livre est rien de moins qu'un modèle du genre et l'auteure s'y révèle une vulgarisatrice exceptionnelle. Assurément, sa méthode d'écriture n'est pas étrangère à la grande intelligibilité de son message. Les parallèles qu'elle établit avec le fonctionnement du corps physique se révèlent féconds.

Elle utilise également dans ses descriptions des mots de tous les jours et évite le jargon scientifique de la discipline. Son essai se lit un peu comme un roman et cette qualité n'est certes pas pour rien dans son succès en librairie.

CLÉMENT MARTEL

NOUVELLE

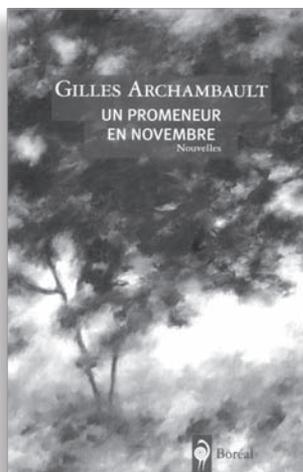
GILLES ARCHAMBAULT

Un promeneur en novembre

Boréal, Montréal
2011, 240 pages

Après avoir été lauréat du prix David (1981) et du Prix du Gouverneur général (1987), après avoir publié fidèlement chez Boréal une trentaine d'ouvrages, l'homme n'a plus vraiment besoin de présentation. En janvier dernier, le Gilles Archambault nouveau – *Un promeneur en novembre* – est paru. Certains diront que les livres d'Archambault ne sont pas de ceux que l'on s'offre à Noël dans la mesure où, soumis à l'arbitraire, ils sont souvent jugés déprimants. Mais cet écrivain accompli soulève toujours avec pertinence des interrogations essentielles et il serait dommage de lui battre froid en évoquant un prétexte aussi mince. Sans compter qu'il occupe une place déterminante dans notre paysage littéraire.

À l'instar du narrateur de la nouvelle « Dans le silencieux automne », les personnages créés par Archambault « gardent les manteaux » – une expression archaïque qui signifie « ne pas être de la fête » – et ce, même quand la fête a lieu en leur honneur (« L'anniversaire de grand-mère »). Pour la plupart solitaires et vieillissants, ils se tiennent à l'écart de l'agitation, soutenus par une misanthropie tranquille et désabusée qui leur épargne



l'abattement. Ils ont échoué avec leurs enfants et avec leur famille, ils ont échoué en amour et en amitié, mais ils conservent assez de lucidité pour réaliser qu'ils ont souvent demandé à la vie ce qu'elle ne peut offrir : à la fois des ailes et des racines, par exemple... Pour eux, la mort qui se profile n'est pas perçue comme une délivrance. « J'ai déjà eu vingt ans. Tout aussi malheureux que je le suis à soixante, je tenais au moins pour éloignée la présence de la mort. La perspective du néant se dessinait à peine » (p. 53), avoue Maurice, le narrateur d'« Une fragile immortalité ». Dans cette histoire d'une justesse aigüe, un homme malade répond à l'invitation d'un ancien ami qu'il n'a pas envie de revoir. Cette autocritique teintée d'autodérision résume assez bien l'œuvre de l'écrivain.

Un promeneur en novembre réunit dix-sept nouvelles qui explorent l'univers intimiste bien connu d'Archambault. Les acteurs plus âgés des conflits intérieurs qu'il soulève sont appelés à

ESTHER CROFT

Les rendez-vous manqués

Lévesque éditeur, Montréal

2010, 101 pages

(coll. « Réverbération »)

Comme Mélissa, l'héroïne de l'une des dix nouvelles du recueil *Les rendez-vous manqués* d'Esther Croft, l'a été en parcourant le deuxième roman d'une amie, j'ai été ébloui, « secoué par la beauté de la langue, par la pure intensité de l'émotion » (p. 39-40) des nouvelles de cette auteure de Québec, qui, au cours des ans, a réussi à faire sa marque dans un genre que l'on sait exigeant : la nouvelle. N'a-t-elle pas remporté, à deux reprises, le prix Adrienne-Choquette, le prix France-Québec / Philippe-Roussillon pour son recueil *De belles paroles* (2001), le prix littéraire du Salon

du livre de Québec et de la ville de Québec pour *Le reste du temps* (2007), sans oublier qu'elle a été finaliste, avec ce même recueil, au prix du Gouverneur général du Canada et au Grand Prix de la ville de Montréal ? Voilà certes un talent sûr à qui plusieurs écrivains, qui ont choisi ce genre, sont redevables et doivent « leurs propres battements de mots » (dédicace) pour avoir suivi sous sa direction depuis une trentaine d'années ses ateliers d'écriture. Pensons, entre autres, à Christiane Lahaie, à Jean Désy, à Stanley Péan et à combien d'autres qui ont pu créer des œuvres majeures grâce à ses conseils, à sa disponibilité de tous les instants et à sa proverbiale générosité.

Dix nouvelles, dont neuf sont inédites, composent *Les rendez-vous manqués*, dont les principaux thèmes exploités,

comme l'indique le titre du recueil, sont l'absence de dialogue en couple ou entre membres d'une même famille, la difficulté de communiquer avec l'autre, le désespoir et la mort. Des thèmes évidemment pessimistes, mais traités avec intensité et émotion, dans une langue riche et soutenue, de grande qualité. Comme chez Anne Hébert, il n'y a pas un mot de trop dans les nouvelles de Croft, dont plusieurs sont orientées vers une chute souvent surprenante, voire inattendue, comme il sied à la nouvelle.

Dans « Les yeux de sa fille », une mère de famille se lance à corps perdu à la recherche de sa fille de seize ans, disparue un beau matin, sans que, éplorée, elle ait prévu la fuite. Elle rencontre par hasard, sous les bretelles de l'autoroute Dufferin-Montmorency, un jeune

tendre une main hésitante à l'autre : voisins, famille, amis, anciennes flammes. Quand le doute se glisse derrière chaque certitude, cette proposition leur procure un modeste apaisement. En revanche, lorsqu'ils sont plus jeunes, les personnages que dépeint l'écrivain peinent à assumer des choix de vie qui, à brève échéance, deviennent insoutenables : l'enfermement du couple, le désir ou le refus d'avoir des enfants, l'ennui et l'insatisfaction. Rapidement, on voit poindre en eux « cette tristesse qui ne manquera pas de venir » (p. 97). Ils ignorent encore qu'avec le temps, lorsque les possibles s'épuisent, une relative accalmie émerge des souvenirs.

Avec une absence de sensiblerie, qui tient autant de la pudeur que de la simplicité du style, ce livre nous invite à faire un bout de chemin en compagnie d'un promeneur à la démarche grave et mesurée. Certes, l'homme ne parlera pas beaucoup, mais tout sera dit.

GINETTE BERNATCHEZ

SOFIA BENYAHIA
Contes pour mon père
Leméac, Montréal
2010, 128 pages

D'origine marocaine, Sofia Benyahia vit au Québec depuis près d'une vingtaine d'années. En 2007, elle a publié un recueil de nouvelles intrigant, *Les couteaux à pain trouvent les seins comme rien*. À l'automne 2010, elle a répété l'expérience en signant un autre livre de fiction original qui, tant par la forme que par le contenu, pique à nouveau la curiosité.

Les *Contes pour mon père* ne s'inscrivent pas dans la lignée des histoires populaires transmises d'une génération à une autre, pas plus qu'ils n'incarnent un univers cruel, légendaire ou merveilleux facilement interprétable. En fait, c'est uniquement par l'oralité que les récits de Benyahia se rapprochent du conte. Fabriqués de toutes pièces à partir de souvenirs de conversations fragmentaires, ils mettent en scène des personnages souvent

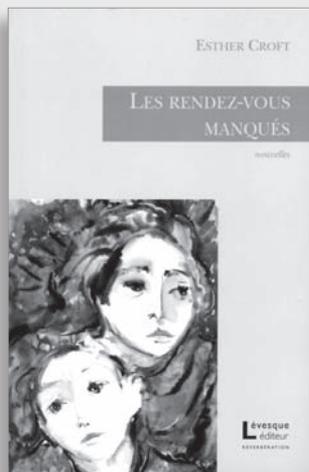
épisodiques qui, l'espace d'un instant, se dévoilent par un soliloque ou des échanges de vues sur l'amour, la famille, la mort, la politique... Les choses de la vie, en somme.

Le recueil débute par une correspondance affectueuse entre un père et sa fille. L'homme, qu'on imagine au Maroc, aimerait que sa fille, qui réside désormais au Québec, lui écrive un livre. Celle-ci décide alors de lui raconter ce qu'elle appelle sa « vie d'oreille ». Dans un lieu imaginaire qu'elle baptise la pension Hartman, elle engrange tout ce qu'elle entend. Les pensionnaires se nomment : la Grande Absente (alter ego de l'auteure), Annie ou Caro, le vendeur de mots, le petit frère et le grand frère, Moulay Brahim, l'homme-grenouille... En dépit de la concision des textes, ils sont légion à nous offrir des bribes d'eux-mêmes. Pensons à tout ce qu'une oreille accueillante peut intercepter au fil de rencontres fortuites.

D'une histoire à l'autre, les lieux et les situations varient,

le rythme change, tout comme l'approche qui, de prime abord, semble décousue. En l'absence de fil conducteur, sans dénouements, quelques scènes sont déroutantes, voire insaisissables. Néanmoins, si nous déconstruisons le concept défini au début du livre par l'auteure, il devient séduisant. À l'instar de Tahar Ben Jelloun cité en ouverture, Benyahia a souhaité nous révéler la réalité en la dépayasant. Il faut bien le dire, le dépaysement est total. D'ailleurs, pour en saisir toutes les subtilités narratives, une relecture de son recueil s'avère nécessaire.

GINETTE BERNATCHEZ



désœuvré, qui lui remet quelques pièces de monnaie. Elle perçoit alors dans son regard la détresse suicidaire de ce paumé de la vie, qu'elle n'a pu reconnaître dans les yeux de sa propre fille, le matin de son départ. Rendez-vous manqué d'un autre désœuvré, dans « Le

boisé de l'université », qui se plaît à tuer de jeunes étudiantes sans défense, meurtres qu'il décrit sadiquement à un enquêteur imaginaire. Car, heureusement, il a tout inventé et n'a donc pu épater personne de son entourage, agissant en solitaire derrière son écran d'ordinateur en visitant un site porno. Dans « Le mur » et « Avant qu'il ne soit trop tard » – l'une des meilleures nouvelles du recueil –, il est question de difficiles relations, entre, d'une part, un père, veuf et possessif, voire castrateur, et sa fille, qu'il tient en otage, puis, d'autre part, entre des couples trentenaires. La mort subite, à 35 ans, du mari de l'une de ses amis, pousse une jeune femme à remettre en cause son attitude à l'égard de son mari, à qui elle passe son temps à adresser des reproches. À la suggestion de son

amie endeuillée, elle se hâte, au sortir de la résidence funéraire, de le retrouver à la maison avec la ferme intention de s'amender. Trop tard cependant : le mari a bien rangé la maison, préparé le repas, monté la table, un couvert en moins, le sien, avant de quitter le foyer où il se sent inutile. Comme d'autres héros et héroïnes, cette jeune épouse, toujours insatisfaite, est passée à côté du bonheur. Il en est ainsi de cet alcoolique de « Côte à côte », dont la cure de désintoxication n'a pas eu les effets escomptés : loin de retrouver sa compagne, il s'en éloigne, car il est devenu « un étranger vidé de sa substance » (p. 69). Pour lui qui aimait le bon vin, « [I]e bonheur nouveau [...] c'est de la piquette : trop clair, trop léger et [qui] ne peut pas se conserver longtemps » (p. 68). Lui et sa conjointe ont beau consulter

à l'insu de l'autre un psy, rien n'y fait : les retrouvailles sont impossibles. Même déception dans la dernière nouvelle de ce recueil fort réussi, « Une fête nationale ». Une octogénaire, qui rêvait de célébrer à nouveau la Saint-Jean-Baptiste et de montrer ainsi son nationalisme, déchante finalement devant les agissements de son entourage et doute de la survie de son peuple. Cette vieille dame, d'une grande lucidité, fournit un autre bel exemple de la façon dont se sert la novellière pour scruter l'âme des êtres et susciter chez ses lecteurs et lectrices une profonde réflexion.

Les rendez-vous manqués est assurément un recueil à lire, à relire et à méditer, sinon il y a risque de passer à côté d'une œuvre de très grande qualité.

AURÉLIEN BOIVIN

HÉLÈNE FERLAND
*Une nouvelle
chasse l'autre*
Les Éditions Sémaphore
Montréal, 2010, 200 pages

«Écrire, c'était le rêve de sa vie. Beaucoup d'autres couvaient le même rêve, mais elle, elle avait réussi » (p. 179) Cette petite phrase attribuée au personnage de Jeanne, une vieille dame qui croit avoir écrit les romans qu'elle relit, Hélène Ferland consentirait peut-être à la reprendre à son compte, dans la mesure où, un jour, après avoir longtemps œuvré dans le domaine du livre, elle a éprouvé, elle aussi, l'envie d'en écrire un. Ce projet est devenu réalité avec la parution d'*Une nouvelle chasse l'autre*, un livre d'une belle facture

dans lequel l'auteure donne libre cours à son imagination.

Les trente histoires réunies dans ce recueil trouvent souvent leur source dans les préoccupations sociales contemporaines : enfance saccagée, apparence physique illusoire, vieillesse amère, délinquance urbaine, suicide ou euthanasie... Des personnages fébriles et tendus semblent incarner les convictions de l'auteure, sa vision subjective de la société. Les textes les plus réussis sont cependant ceux dont le sujet nous amène vraiment ailleurs. Ils sont développés autour d'une proposition plus modeste, mais, en revanche, ils sont plus resserrés et présentent une réelle originalité. Je pense entre autres à « Je ne saurai jamais ce que je ne veux pas

savoir » – qui raconte l'histoire d'une femme qui prend son ex en filature sur l'autoroute –, « Accompagnement » – qui décrit les états d'âme d'une musicienne invitée à accompagner un chanteur lyrique renommé – ou encore « Blessure » – qui met en scène un jeune garçon, honteux de se faire rabrouer par sa mère en public.

En nous lançant parfois sur de fausses pistes, tout en visant la clarté au final, Ferland nous conduit vers des dénouements inattendus. Son style musclé et entraînant fait souvent appel à l'humour, qu'elle manie d'ailleurs un peu à la façon de Suzanne Myre. Bref, ce premier recueil marque un début prometteur. Souhaitons-lui de poursuivre.

GINETTE BERNATCHEZ



MAVIS GALLANT
Le week-end en Bourgogne
Les Allusifs, Montréal
2010, 119 pages

Au Canada, Mavis Gallant est de l'envergure d'Alice Munro, voire de Mordecai Richler. Née à Montréal en 1922 d'un père britannique et d'une mère d'origine américaine, elle a grandi dans un milieu bilingue qui deviendra la prémisse de son inspiration. En 1950, elle s'est installée à Paris, où elle réside toujours. Malheureusement, son œuvre abondante n'est pas entièrement traduite en français. En 2009, la maison d'édition Les Allusifs nous a permis d'en apprécier une partie en rééditant *Voyageurs en souffrance* et en traduisant de l'anglais le roman *Rencontres fortuites*. Avec *Le week-end en Bourgogne*, elle reconduit ce projet opportun qui s'attache à nous faire connaître un autre versant de notre paysage littéraire.

Ce recueil, composé de textes jusqu'à maintenant inédits en français, regroupe six nouvelles

écrites entre 1954 et 1971, avec en prime un amalgame de chroniques amusantes sur la France parues il y a une trentaine d'années dans le *New Yorker*. Élaborées dans un style souple et vivant, ces nouvelles appartiennent à l'universel et à l'intemporel ; pas un grain de poussière ne s'est déposé dessus. Certes, les personnages qu'on y croise évoluent dans des contextes précis qui n'ont plus cours, mais Gallant a profité de ces conjonctures pour se livrer avec une habileté magistrale à une analyse profonde des rapports conflictuels opposant les différents protagonistes.

La première histoire se déroule dans « une petite ville canadienne-française » et met en scène une fillette dégourdie qui n'hésite pas à mentir afin de redorer le blason de son père. « Le legs », « Voleurs et vauriens » ainsi que la nouvelle éponyme (qui fait la moitié du recueil) montrent des femmes épuisées par leur sentiment d'impuissance. L'une, dépossédée de son seul rêve, est ulcérée par l'attitude bornée de



SUZANNE JACOB

*Un dé en bois de chêne*Boréal, Montréal
2010, 184 pages

Depuis la parution de *Flore cocon* en 1978, la parole de Suzanne Jacob est toujours aussi éloquente. En recourant à tous les genres littéraires pour tenter de saisir l'insaisissable, l'écrivaine se dresse, résiste et signe.

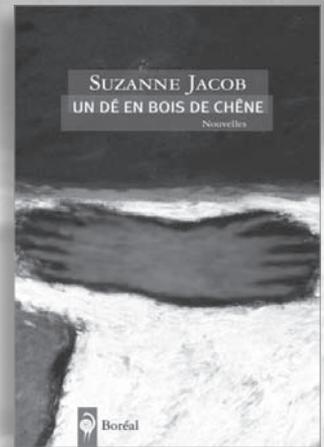
La nouvelle éponyme qui amorce son dernier recueil donne le ton à l'ensemble du livre. Ce récit envoûtant raconte l'histoire d'un couple qui avait l'habitude d'utiliser un dé pour résoudre ses désaccords sur la route à emprunter. Un soir, « c'était la tombée du jour après la tombée de la neige » (p. 9), la femme a voulu lancer le dé, mais sa main a refusé de s'ouvrir. Son mari lui

a dit : « Qu'est-ce que tu fais ? Tu es en train d'écrire le texte ? Tu n'as pas le droit d'écrire le texte, nous sommes des comédiens, nous sommes des interprètes du texte, l'as-tu oublié ? » (p. 10) Le dé en bois de chêne dont il est question symbolise une certaine forme d'intervention surnaturelle et une résignation troublante face au destin. Cette histoire magnifique, où la mort est figurée allégoriquement par un jeu de hasard, nous fait voir des comédiens. Néanmoins, la plupart des personnages du recueil paraissent guidés par un déterminisme indéfinissable qui semble tenir à la fois du conte et de la mise en scène. Seule Justine, l'héroïne de la nouvelle « Le mot de Tine », s'insurge contre le sort en prenant les devants. Ce court récit, qui relate l'histoire

d'un jeune couple ébranlé par la venue, non planifiée, d'un bébé, exprime une certitude intuitive quasi absente du recueil.

Chez Jacob, d'interrogations inquiètes en perceptions étranges, hommes, femmes et enfants peinent à débrouiller les impressions accablantes ou confuses qu'ils ressentent. « Suis-je l'acteur ou le témoin ? » (p. 64) Au fil des pages, cette question resurgit entre les lignes. Chez Jonas, par exemple, qui tente de soigner sa surdité erratique par la thérapie – « La leçon de feu » – ou chez cette femme tétanisée par un fait divers relatant l'assassinat d'une fillette – « La mort en février ».

Le recueil réunit quatorze nouvelles hors du commun. Au premier abord, certains textes plus obscurs semblent difficiles



à comprendre, mais l'émotion qu'ils diffusent nous interpelle toujours. Jacob use parfois d'un style métaphorique exigeant, qui s'accommode mal de la légèreté ; en revanche, elle offre beaucoup plus qu'elle demande.

GINETTE BERNATCHEZ

ses frères. La seconde envisage d'apprendre à sa fille à vivre dans un monde d'hommes, tandis que la dernière veille maladroitement sur un mari psychologiquement instable. Dans chacune de ces nouvelles, les hommes occupent l'avant-scène, mais ce sont les femmes – au bord de la crise de nerfs – qui sont la cheville ouvrière de l'action.

Les rubriques caricaturales regroupées à la fin du livre ne manquent pas d'à-propos. Le guide de Paris, revu et corrigé à l'intention du voyageur inexpérimenté, souligne l'humour particulièrement exquis de son auteure. Cet échantillonnage représente un ajout sympathique ; ce sont toutefois les nouvelles, la crème du genre, qui valent le détour. L'impression profonde qu'elles nous laissent nous permet toujours d'anticiper la suite d'une histoire au-delà de sa chute. Rien n'échappe à la clairvoyance de leur auteure qui, mine de rien, démasque le faux-semblant sans priver ses personnages d'une once d'humanité.

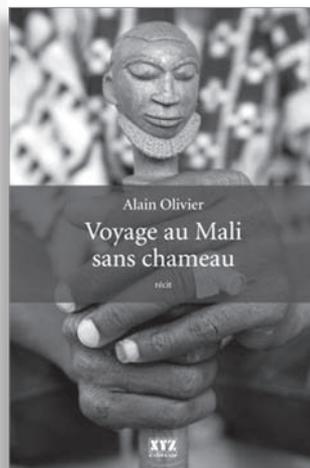
GINETTE BERNATCHEZ

RÉCIT

ALAIN OLIVIER

*Voyage au Mali sans chameau*XYZ éditeur, Montréal
2010, 321 pages

Alain Olivier s'investit dans une cause qui lui tient à cœur : « voir tout le monde planter partout des arbres » (p. 13). Professeur à l'Université Laval et directeur du Groupe interdisciplinaire de recherche en agroforesterie (GIRAF), il poursuit,



depuis 1995, une carrière qui lui permet de défendre son idéal. Cette même année, un premier roman lui a permis d'effectuer une percée dans le monde des lettres. Après avoir signé une seconde fiction en 1997, il est depuis peu revenu à la littérature en nous offrant deux récits de voyage qui laissent percer les préoccupations d'un véritable humaniste : *Voyage au Viêt Nam avec un voyou*, sorti en 2008, et *Voyage au Mali sans chameau*, paru l'automne dernier.

À 20 ans, Olivier avait effectué un premier séjour au Mali. Ayant conservé un souvenir lumineux de ce pays, il rêvait d'y retourner. Plusieurs années plus tard, l'occasion de combiner un tel voyage à son travail s'est présentée et il n'a pu la laisser échapper même si, provisoirement, l'aventure supposait une séparation des siens. C'est alors qu'il a promis à son fils adolescent de lui écrire régulièrement. Cet engagement a donné naissance à un récit de voyage très personnel. Voilà certes un livre attachant qui à certains moments se rapproche de la correspondance affectueuse

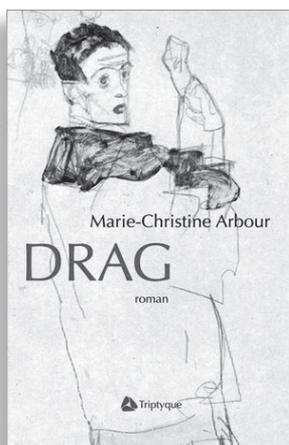
tandis qu'à d'autres il bifurque vers le journal intime ou l'essai.

En s'adressant à son fils – une astuce ingénieuse qui donne un ton familier au récit –, l'auteur nous livre ses impressions sur le Mali et sur ses habitants pour qui, de toute évidence, il éprouve une véritable tendresse. À la faveur d'une forme éclatée, la spontanéité semble toujours au rendez-vous. Une narration généreuse, qui marie comptes rendus, anecdotes, réflexions et reminiscences, met tous les sens à contribution. Avec une curiosité parfois teintée d'amusement, Olivier prête attention à tout ce qu'il découvre ou redécouvre : le chant du muezzin qui appelle les fidèles à la prière, l'odeur du diesel qui se mêle au parfum des fleurs et aux miasmes des égouts, les croyances populaires – évoquées sans jugement –, la cérémonie du thé et le plaisir de manger avec les doigts, la perception du temps si déroutante pour l'homme blanc, la façon dont la femme africaine mesure la valeur d'un homme...

Ce séjour lui fournira également l'occasion d'en apprendre un peu plus sur

lui-même. « Car le voyage, immanquablement, bouscule le voyageur. Il y découvre sa véritable identité et donc, forcément, ce qu'il y a de plus singulier en lui, son individualité propre, mais aussi le banal, le commun, c'est-à-dire son humanité et, par-delà, celle de ses semblables » (p. 316). Et pour le lecteur, qui accompagne un *raconteur d'autrui* tel qu'Olivier, l'expérience s'avère aussi tonifiante que significative.

GINETTE BERNATCHEZ



ROMAN

MARIE-CHRISTINE ARBOUR
Drag
Triptyque, Montréal
2011, 183 pages

Le tout nouveau roman de la jeune auteure montréalaise surprend, déstabilise, envoie une série d'appels, les uns plus indispensables que les autres, comme autant de bouteilles à la mer. À vous de les lire, d'y réfléchir et, peut-être, de changer votre opinion devant ce que l'on désigne par un euphémisme les « marginaux ». Il se peut aussi que vous soyez happé par l'écriture de Marie-Claude Arbour et ses phrases brèves, incisives, persillées d'aphorismes (il y en a à volonté), ou que sa pensée brillante vous séduise, renvoyant moins à Marguerite Duras qu'à Emmanuelle Bernheim. Il reste

tout de même le sujet du livre, insolite à souhait, pourrait-on penser, s'il ne puisait dans la littérature européenne, surtout française, de la période décadentiste : Rachilde, Mirbeau, Péladan, Huysmans, Gide à ses débuts. Car tout est à rebours chez la romancière ; mine de rien, elle vous retourne des existences comme un gant.

Claire, artiste peintre au milieu de la trentaine, ni belle ni laide, et plutôt complexée par son corps, est en train d'enterrer son rêve, celui de « percer » dans le milieu. Gardant avec difficulté son équilibre mental alors qu'elle se promène sur un fil de fer, la protagoniste veut se réfugier dans l'anonymat, se dissimuler aux yeux du monde, devenir personne et réduire sa vie à ce qu'il y a de plus essentiel et, surtout, renoncer à l'amour qu'elle croit impossible après quelques expériences dont elle ne garde qu'un goût fade. Un jour, elle remarque une grande femme aux cheveux blancs, vêtue d'une longue robe noire, qui fume une cigarette sur son balcon. Quelque chose intrigue Claire chez cette femme, très belle encore. Doucement, Claire, qui s'est rasé le crâne et qui porte des vêtements d'homme (sans pour autant aspirer au statut de travesti), sent glisser son questionnement vers le désir, ce qui l'amène à déposer des messages chez la voisine. Cette dernière répond par des signes, si bien que les deux femmes font connaissance. Surprise : la voisine s'appelle Nicolai, Russe allant sur ses soixante-dix ans, pianiste, dont la façon de vivre, semblable à celle de Claire, fait éclore chez la jeune femme le mépris total de ce qui est convention, bourgeoisie, étroitesse d'esprit. Dans les cafés qu'ils fréquentent, on finit par les appeler *the drag couple* : Claire en homme, Nicolai en femme, alors qu'en réalité ils sont l'union d'êtres libres et libérés de leur passé. Pour eux, n'existe que le présent et, qui sait, un peu d'avenir heureux.

Même si la fin du roman peut paraître forcée – après leur mariage, Claire vend ses premiers dessins, alors que Nicolai présente ses premières compositions devant public –, elle n'a que peu d'importance face à l'ensemble du livre, marqué par une admirable écriture et une construction solide. Ce roman traduit le rêve de tout écrivain : éveiller la conscience de son lecteur par les messages de liberté de l'individu, du rejet de l'ostracisme, du bonheur de tout un chacun auquel un individu peut, et doit, contribuer, sans se préoccuper du qu'en-dira-t-on. Il s'agit d'un ensemble de valeurs qui, à l'heure actuelle, sont fortement menacées.

HANS-JÜRGEN GREIF

DOMINIQUE AUDET
L'âme du minotaure
VLB éditeur, Montréal
2010, 875 pages

C'est un véritable tour de force qu'a réussi Dominique Audet, animatrice à la station 93 FM de Québec en publiant *L'âme du minotaure*, un pavé de 875 pages, qui nous fait revivre, en mêlant réalité et fiction, des événements tragiques de la Deuxième Guerre mondiale et une histoire d'amour entre le général Reinhard Heydrich, surnommé le Minotaure, commandant en chef de la Gestapo et allié d'Adolf Hitler, et Katharina Lindemann, une jeune Berlinoise, qui travaille

comme « secrétaire » du docteur Karl Gebhardt, celui-là même qui a envoyé au four crématoire, mais sans que la jeune femme le sache, des milliers de handicapés et de malades incurables. L'intrigue s'amorce le 27 septembre 1941. C'est au cours d'un bref séjour à Prague, où elle espère sauver la vie d'une cousine traquée par la Gestapo, que Katharina rencontre Heydrich, récemment nommé protecteur du Reich pour la région de Bohême-Moravie. Elle se donne à lui dans un luxueux hôtel de la ville, sans qu'elle sache toutefois l'identité de cet homme, que l'on surnommait plus tard le « boucher de Prague », tant il a exercé sans ménagement ses pouvoirs à l'égard de la population tchèque. S'amorce alors, ce soir-là, une déchirante relation amoureuse, entre une jeune femme d'une grande sensibilité et un homme d'une telle froideur et d'une telle inhumanité qu'on a peine à s'imaginer qu'il a réellement existé et qu'il est responsable de l'élimination de la SA, organisation paramilitaire du parti nazi au détriment de la SN (*Sicherheitsdienst* ou service de sécurité), qu'il dirige, ce qui le conduira à l'extermination systématique des Juifs.

C'est l'occasion pour cette jeune auteure, dont c'est le premier roman (qui a nécessité plus de sept années de recherche dans différents dépôts d'archives allemands), de plonger à brides abattues dans l'Allemagne nazie et ses atrocités, qu'elle nous fait connaître à l'aide de l'un des plus terrifiants, des plus inhumains et des plus atroces personnages du régime, l'Obergruppenführer Heydrich. Il finira par être victime d'un attentat, le 27 mai 1942, perpétré par trois résistants tchèques et a droit, malgré les atrocités qu'il a commises, à des funérailles d'État et à une inhumation au cimetière des Invalides de Berlin, aux côtés des grands héros de l'histoire allemande.



Jusqu'à-là, la jeune auteure a suivi dans ses grandes lignes l'histoire de son héros et du conflit, sans toutefois nous entraîner sur le terrain et nous raconter des batailles. Ce n'est pas son but. Elle a voulu suivre l'évolution d'un seul personnage, qui a suivi aveuglément son chef, sans pouvoir remettre en cause son action. C'est pourquoi elle lui donne la parole, dans la deuxième partie, où il se remet en question et s'interroge sur son obsession de la recherche du pouvoir. Il faut dire que la jeune romancière se montre ici perspicace et astucieuse dans la structure de son roman pour permettre à son héros, mort dans la réalité historique, de revoir sa vie et de juger les effets combien néfastes de son action.

Ce roman est une véritable réussite, tant sur le plan de la forme que du fond. L'histoire, rapportée par trois narrateurs – Katharina Lindemann, Reinhart Heydrich et l'autre, omniscient –, est racontée dans une langue juste, soutenue, de belle qualité. La romancière aurait cependant pu varier davantage cette langue, qui semble identique d'un narrateur à l'autre. C'est toutefois un bien petit problème, si l'on considère la recherche documentaire que Dominique Audet a dû s'imposer pendant les sept années qu'elle y a consacrées avant de présenter son manuscrit à l'éditeur. Ce défaut est encore compensé par la charge d'émotions qui anime Katharina, qui aime vraiment son amant et qui est prête à tout pour tenter de le comprendre, lui qui est un personnage tourmenté par sa quête absolue du pouvoir, mais qui finit par tenter de devenir humain. Comme coup d'envoi, *L'âme du minotaure* en est tout un. Il reste à souhaiter que cette jeune femme poursuive dans cette voie, car elle a beaucoup de talent. D'autres personnages de la trempe de Heydrich méritent qu'on s'y attarde pour les révéler au grand public.

AURÉLIEN BOIVIN

ALAIN BEAULIEU
Le postier Passila
Actes Sud / Leméac,
Arles / Montréal
2010, 186 pages

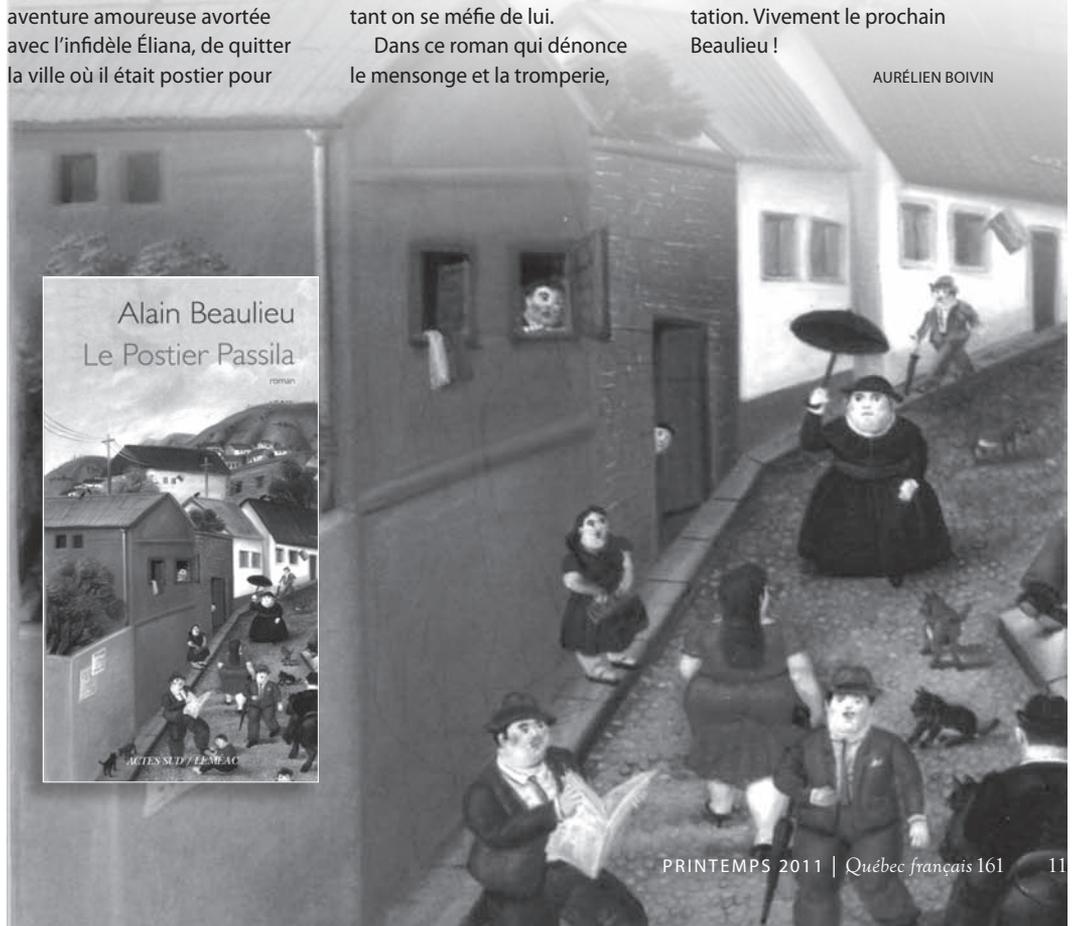
Le dernier roman d'Alain Beaulieu, *Le postier Passila*, son sixième destiné aux adultes, est bien différent de ses autres, tant en regard des personnages et de l'espace que de l'intrigue. D'abord, il se déroule non pas dans la ville de Québec, omniprésente dans l'œuvre de cet écrivain, mais à Ludovia, un village imaginaire de l'Amérique latine ou du Sud que le narrateur prend bien soin de ne pas identifier, maintenant le mystère, bien que l'on sache qu'il est adossé à un volcan endormi et qu'il est situé à trois cents kilomètres de la grande ville. L'intrigue est ni plus ni moins le compte rendu de son court séjour à Ludovia que griffonne dans son carnet de notes le postier Edouardo Navilas Passila, né de père inconnu et d'une mère aux mœurs libres (pour ne pas dire légères). Il a décidé, après une aventure amoureuse avortée avec l'infidèle Éliana, de quitter la ville où il était postier pour

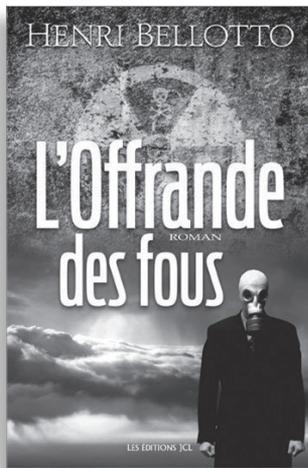
aller exercer la même fonction dans ce petit village isolé, fermé sur lui-même, soumis à des agents dominateurs sinon corrompus – tel le policier Cortez (qui tient toute la population en otage) –, du moins étranges. Accueilli comme un étranger, Edouardo est loin de faire l'unanimité et est rapidement tenu en suspicion. Lui qui pensait refaire sa vie dans ce nouveau décor se heurte à la méfiance des uns et à la corruption des autres. Petit à petit, il apprend l'existence de quelques drames qui ont marqué la vie des villageois. Mais il ne parvient pas toujours, comme le lecteur d'ailleurs, à départager le vrai du faux, au contact du plus que mystérieux docteur Noriega, de l'étrange maire Marinez, du tout-puissant policier Cortez, de l'énigmatique ex-policier Hernandez, de l'indiscret chauffeur de taxi Tempera, de la bouillante Miranda Morales, de l'agüichante Estrella Hernandez, serveuse au *Buena Vesta*, sans parler de l'antipathique boulanger et de sa femme, qui refusent, à son arrivée, de lui vendre du pain tant on se méfie de lui.

Dans ce roman qui dénonce le mensonge et la tromperie,

comme l'avoue le romancier lui-même, Beaulieu recourt souvent à l'ironie, voire à l'humour, pour dénoncer les agissements de ceux qui exercent le pouvoir en entretenant la peur auprès des habitants pour mieux les déposséder de leur identité. Lors de sa première visite chez le boulanger, Passila, qui a été fort mal reçu auprès de la population, déclare qu'il a reçu « un accueil si chaleureux [qu'il en est] encore ému », allant même jusqu'à affirmer qu'on lui « a offert des joyaux de [l']artisanat local comme cadeaux de bienvenue, [qu'] on [lui] a fait boire des boissons gazeuses et du jus frais, [que] des enfants ont chanté pour [lui] sur la place publique » (p. 41). L'écriture est riche et élégante, d'une rare précision et est ponctuée, çà et là, de belles et précieuses métaphores. Tout cela témoigne du talent de Beaulieu, qui s'est amusé à semer le doute chez ses lecteurs, les gardant en haleine jusqu'à la conclusion de son récit, bien ficelé et bien tourné, qui, par son ouverture à la fin, laisse place à l'interprétation. Vivement le prochain Beaulieu !

AURÉLIEN BOIVIN





HENRI BELLOTTO
L'offrande des fous
 Les Éditions JCL, Chicoutimi
 2011, 520 pages

Ce n'est pas la première fois qu'Henri Bellotto attire l'attention du monde littéraire. Il a publié déjà *La porte du silence* en 2006 et *Illusions* en 2009. Le premier de ces romans a fait, à la suite de sa parution chez JCL, l'objet d'une nouvelle édition en France, chez Michel Lafon éditeur, sous le titre *Amen*.

C'est à la fin de sa carrière comme concepteur électromécanicien et dessinateur industriel que cet auteur, né à Grenoble, sent le besoin irrésistible de se lancer dans l'écriture. Il n'a à ce moment aucune formation littéraire spécifique ni aucun modèle. N'empêche, il laisse libre cours à son inclination et le résultat est rien de moins qu'étonnant.

Bellotto tire son inspiration de questions existentielles autour desquelles il construit son intrigue, généralement dérangement et qui ne peut que marquer l'imagination du lecteur, semer chez lui des doutes. Son premier roman était déjà un modèle du genre. Avec *L'offrande des fous*, il atteint un sommet dans cette voie originale.

La trame de base tient dans la réunion autour d'une même cause de deux êtres dont les convictions sont à première vue incompatibles. Kate Wolf est une jeune physicienne compétente

et fouguese, à la solde d'une firme vouée à l'entreposage à long terme de déchets nucléaires. Jason Slone est journaliste et farouchement opposé au développement de l'énergie atomique et de toute activité de même nature. Pourtant, c'est lui que choisit la firme où travaille Kate pour accompagner la jeune femme sur le site de Tchernobyl. L'entreprise doit y remplir un faramineux contrat et la mission a pour but de reconnaître le site et de dresser le plan d'intervention. On découvrira au fil des événements que le mandat doit être exécuté coûte que coûte, peu importe sa faisabilité.

Deux actions concurrentes viennent se greffer à ce scénario principal. D'une part, un terroriste, dont les antécédents sont on ne peut plus convaincants, s'affaire sur le site, animé par des desseins destructeurs d'envergure. D'autre part, un témoin de la catastrophe nucléaire mène près de la centrale abandonnée ses propres investigations, qui le conduisent à des conclusions surprenantes sur l'évolution des espèces et les effets de la radioactivité.

Tout cela s'imbrique dans un récit d'un intérêt soutenu, porté par un suspense alimenté par le rebondissement des péripéties. Le roman est aménagé avec soin et l'action, entraînée par une narration efficace qui ne laisse aucun moment de répit. Malgré ses plus de 500 pages, *L'offrande des fous* se laisse dévorer et tient en haleine du début à la fin.

L'auteur appuie le développement de ses intrigues sur une recherche approfondie. Il l'a prouvé dans ses livres antérieurs et celui-ci ne fait pas exception, constituant une mine d'information objective sur la catastrophe de Tchernobyl et sur les suites qui y ont été données. D'autres événements, plus ou moins concomitants de l'action, nous transportent dans de nombreux endroits de la planète et livrent diverses informations peu accessibles, mais d'un intérêt étonnant.

Le style est plutôt dépouillé, traditionnel, et a le mérite d'être clair et limpide, facilement intelligible pour le large lectorat auquel il s'adresse. Il sait se faire précis dans les descriptions techniques et évocateur lorsque les circonstances s'y prêtent. *L'offrande des fous* relève de la littérature de masse. Nul doute qu'il est promis à une carrière intéressante, non seulement chez nous, mais dans bien d'autres endroits concernés par les aléas de l'industrie nucléaire.

CLÉMENT MARTEL

CLAIRE BERGERON
Sous le manteau du silence
 Les Éditions JCL, Chicoutimi
 2011, 368 pages

Comme bien d'autres, Claire Bergeron profite de sa retraite, après une carrière très active, pour réaliser un rêve, celui de mettre sur papier une histoire, une intrigue qui sans doute lui trotte dans la tête depuis de nombreuses années. Par ailleurs, lorsqu'on considère ses quelques notes biographiques, on ne peut s'empêcher de se demander si *Sous le manteau du silence* n'est pas inspiré de certains événements auxquels elle aurait été confrontée dans l'exercice de sa profession. C'est que, jeune, elle rêvait de devenir médecin. Mais les études classiques sont inaccessibles aux filles dans son patelin, en Abitibi, et elle doit se rabattre sur un

cours d'infirmière. En plus de se dévouer auprès des malades, elle mettra à profit ses talents de femme d'affaires et créera des entreprises dans des domaines aussi divers que surprenants.

Son récit, elle nous le présente comme une fiction, un roman. Toutefois, l'actualité porte régulièrement à notre connaissance des événements qui donnent à son intrigue comme un excès de vraisemblance.

Dans les années 1940, alors qu'elle vient tout juste d'obtenir son diplôme d'infirmière, Rosalie est embauchée pour tenir un dispensaire dans un village de l'Abitibi récemment ouvert à la colonisation. Elle se retrouve là en même temps qu'un jeune curé, Charles-Eugène Aubert. Dès le départ, leurs rapports sont empreints d'une certaine méfiance, à la limite de l'hostilité. L'intransigeance de l'homme d'Église, dans la foulée des opinions bien tranchées du clergé, ne rejoint que très mal les convictions de la jeune garde.

Cette cohabitation difficile devient tout à fait impossible lorsque le curé pose des gestes qui démontrent son peu de scrupule quand il s'agit de préserver la réputation des ministres de Dieu. Rosalie s'exilera de longues années avant de revenir dans la région de Québec exercer son métier. Jusqu'au jour où Aubert, devenu chanoine, sera hospitalisé, victime d'une attaque. Alors que les fantômes du passé ressurgissent, la mort suspecte du prélat vient jeter le doute sur l'intégrité professionnelle de Rosalie. Seul un long procès, où sa défense sera assurée par un ancien amoureux, permettra de laver son honneur et de faire la lumière sur une histoire particulièrement sordide.

L'ouvrage est d'une très belle venue. La romancière a su créer un univers d'une grande consistance et des personnages plus vrais que nature, qui évoluent devant nous avec un naturel surprenant. Les milieux divers qu'elle évoque nous sont tout



de suite familiers, ils nous sont d'emblée sympathiques et nous avons plaisir à les fréquenter. L'émotion, omniprésente, est exploitée avec goût et mesure.

L'intrigue est solide, bien ficelée et résolument orientée vers une conclusion. La trame est unique et toute l'action concourt à son développement, sans jamais se perdre dans la digression ni se laisser inopportunistement séduire par les avenues secondaires qui se présentent en cours de route. Car le charme de la thèse était certainement puissant au moment de l'écriture du livre. On le sent affleurer à la surface à quelques reprises.

Dès le départ, l'intérêt est suscité par la présence du chanoine Aubert dans une chambre d'hôpital. C'est par des ruptures successives dans la chronologie qu'on est ensuite amené à découvrir les événements antérieurs et postérieurs au destin tragique de l'ancien curé.

Pour une première, Claire Bergeron nous offre donc une excellente performance. Elle actionne les techniques romanesques avec aisance et sait présenter une action de façon à lui conférer un indiscutable attrait, sans lui enlever de son naturel. En plus, sa narration s'appuie sur un style qui comblera les attentes de son public. Il y a lieu d'espérer qu'elle ait d'autres projets dans ses tiroirs.

CLÉMENT MARTEL

JEAN-FRANÇOIS CASABONNE

L'homme errata

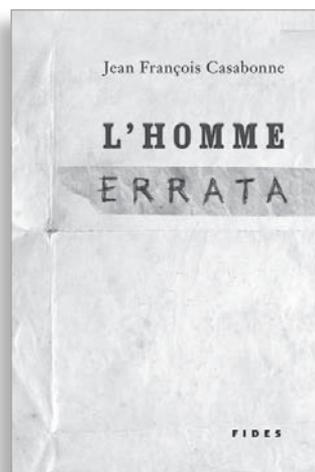
Fides, Montréal

2010, 114 pages

D'abord comédien et dramaturge (*La traversée, Oratorio pour voix humaines*, 2003), mais aussi poète (*Il lui tient la main avec son nez de cerf*, 2005), Jean-François Casabonne signe son premier roman avec *L'homme errata*. Il faut dire toutefois qu'il s'agit plus d'un long poème en prose racontant l'aventure spirituelle que vit Alex dans une jungle où il a été capturé. Lorsque

son géolier lui suggère de penser à ceux qu'il aime pour faire passer le temps en captivité, Alex se rend compte que l'amour ne fait pas partie de sa vie. Il amorce alors un dialogue avec lui-même, un questionnement sur sa vie, sur l'amour et sur la confiance : « Faut-il, pour s'introspecter, se kidnapper le dedans, l'envoyer dans une quelconque jungle, pour soudain goûter la paix, goûter l'amour ? » (p. 15) La grotte où il est gardé prisonnier apparaît donc comme un prétexte qui lui permet de se remettre en question. L'écriture essoufflée, ponctuée d'un vocabulaire recherché, illustre bien le délire intérieur de l'homme, qui ne sait plus où il en est : « J'ai beau vouloir retenir ma pensée, elle s'emballé malgré moi, cheval délirant dans mon esprit débridé » (p. 23-24). Sa folie va jusqu'à lui faire apparaître un serpent, l'âme d'un enfant qui n'est pas encore conçu, mais désiré : Zac. Un enfant pour sauver l'amour, pour apporter la paix dans ce couple qui étouffait à Montréal. Un enfant pour ramener les souvenirs des débuts amoureux. Le discours avec son fils, son avenir, lui rappelle le passé et la mort de son père. On apprend alors qu'Alex était un écrivain dont la poésie s'est enfuie, ce pour quoi il a tout quitté.

Ce roman est un hommage à l'amour, au vrai, celui sans lequel on ne peut avoir réellement vécu, sans lequel on ne peut mourir



en paix. Le livre présente aussi une réflexion sur la vie, sur la façon de vivre, sur le courage indispensable pour continuer. Mais il semble plus approprié de parler de poésie au sujet de cette écriture métaphorique aux jeux de mots soignés et aux proverbes délirants. Un poème, ou plutôt un délire de liberté qui se vit en dehors du temps. C'est d'ailleurs de cette erreur qu'Alex se rend compte : il est impossible de vivre en dehors du monde, l'homme a trop besoin de ses semblables pour vivre, pour sentir qu'il existe véritablement.

MICHELE LEDUC

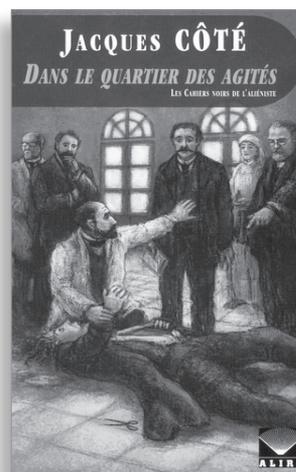
JACQUES CÔTÉ

Dans le quartier des agités

Alire, Québec

2010, 437 pages

Professeur de littérature au Cégep de Sainte-Foy, Jacques Côté signe son huitième roman avec *Dans le quartier des agités*, premier tome de la série *Les cahiers noirs de l'aliéniste*. Plusieurs fois primé pour ses écrits (Prix Arthur-Ellis de 2002 pour *Le Rouge idéal* ; Grand Prix de la Presse de la biographie avec *Wilfrid Derome, expert en homicides* ; Prix Saint-Pacôme du roman policier 2006 pour *La Rive noire* ; Prix Arthur-Ellis et celui de la Ville de Québec en 2009 pour *Le Chemin des brumes*), Jacques Côté voue une grande passion à la médecine légale. Ses nombreuses recherches l'ont amené à écrire



en 2003 la biographie *Wilfrid Derome, expert en homicides*, qui a conduit au documentaire du même nom, présenté au Canal D, à la réalisation duquel l'auteur a participé.

Avec *Dans le quartier des agités*, Jacques Côté renoue avec sa passion pour la médecine légale. Cette série nous entraîne à Paris, en juillet 1889, sur les traces du jeune Georges Villeneuve, qui vient de terminer ses études en médecine. Désirant se spécialiser en médecine légale des aliénés, il se rend à Paris pour y étudier avec les plus grands aliénistes de l'époque : Valentin Magnan et Jean-Martin Charcot. S'intéressant à l'entomologie judiciaire, il en profitera également pour suivre une formation avec Mégnin, pionnier dans ce domaine.

En cette année d'Exposition universelle de Paris, l'effervescence est à son comble dans la Ville-Lumière. Lors de la première journée de Villeneuve à l'asile Sainte-Anne, un patient sévèrement intoxiqué à l'absinthe est admis. Croyant que ce patient est le présumé « coupeur de nattes », la police parisienne veut s'en emparer pour l'accuser de meurtre. Voulant protéger son patient, Magnan, le mentor de Villeneuve, demande à son jeune élève de veiller sur lui et de mener sa propre enquête, qui l'amène à faire des recherches sur un mystérieux personnage, un dandy correspondant au signalement de l'homme qui a mené le patient aux portes de l'asile Sainte-Anne.

Au premier abord, le sujet des aliénés peut sembler difficile d'accès, mais l'auteur sait très bien vulgariser les parties plus techniques de ce domaine. Sa galerie de personnages (Villeneuve, Magnan et les autres spécialistes) est très bien dressée. Son portrait d'époque de la Ville-Lumière, avec ses dédales, ses hôtels et ses bistrotts, est saisissant. On s'imagine facilement déambulant entre les pavillons de l'Exposition universelle et la Tour Eiffel nouvellement érigée. L'intrigue est bien

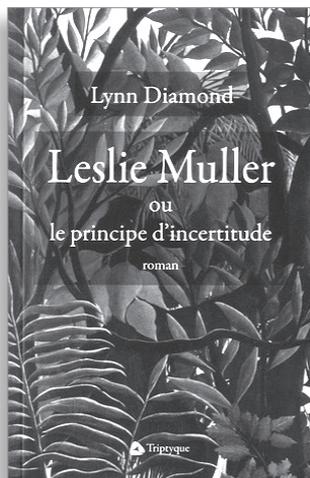
maintenue, et ce malgré quelques longueurs, qui ne viennent toutefois pas trop interférer dans le rythme de l'histoire. C'est un roman intrigant, intéressant, qui nous ouvre une porte sur un domaine peu exploité en littérature : la médecine mentale... Vivement le deuxième tome !

NATALIE GAGNON

LYNN DIAMOND
Leslie Muller ou le principe d'incertitude
Tryptique, Montréal
2011, 205 pages

En 1981, de jeunes idéalistes se rencontrent au Nicaragua. La narratrice, Leslie Muller, y trouve l'amour de sa vie, Josua, tout comme sa meilleure amie, l'anthropologue Anna, tandis que Tammy et sa sœur Lili réalisent des documentaires. Lors d'une excursion au Salvador, Leslie assiste à une attaque aérienne sur le village où elle s'est arrêtée. Ce massacre sera l'épisode le plus traumatisant de sa vie, la déstabilisant à jamais. Désormais, rien n'aura plus valeur de « vérité ». Le groupe se disperse, mais ses membres gardent contact. Anna a épousé Max, psychanalyste, et vit à Paris. Elle tente d'élever Minnie, enfant d'une mère porteuse, qui deviendra une adolescente dérangeante, très attachée à Leslie. Cette dernière avait pu acquérir une maison à la campagne, censée servir de refuge pour elle et Josua. Au cours de la nuit précédant le

Jour de l'An, quand le groupe s'y est réuni, la maison est la proie des flammes, détruisant photos, souvenirs, tout le passé concret qui lie Leslie à son amant et aux autres. Trois ans après l'incendie, et presque vingt ans après le Nicaragua, les mêmes acteurs se retrouvent chez Anna, qui est retournée vivre à Montréal : Josua, qui avait eu une longue relation avec Lili, est le conjoint d'une femme médecin, Max sort d'une longue maladie mentale, Leslie travaille au sein d'une entreprise, ce qui lui occasionne de fréquents séjours au Mexique. Quand Leslie emménage dans une tour anonyme à Montréal, Minnie et Tammy, qui aident à débarrasser ses boîtes, trouvent le manuscrit d'un roman auquel Leslie avait travaillé pendant de longues années. Tammy demande de quoi il y est question. Leslie répond : « De nous. Cela parle de nous ». Et le titre ? L'ami de Minnie



propose : « Principe d'incertitude » ou, mieux, d'« indétermination » (p. 197), ce qui expliquerait le morcellement de la mémoire telle que présentée dans ce livre.

Ce résumé ne rend pas justice à la complexité du roman de Lynn Diamond. À travers les destins qui se mêlent, se dissolvent ou s'entrechoquent, le lecteur revit l'après-guerre du Vietnam, la défaite intellectuelle d'une génération confrontée au succès du Reaganisme, poussé à l'extrême par l'avant-dernier président américain qui n'a pas su reconnaître les changements survenus pendant les dernières décennies. Le tableau que présente l'auteure est sombre, aux allures des peintures cruelles d'un George Grosz ou d'un Otto Dix. Mais c'est la tristesse devant les dérapages dans les vies de chacun de ses personnages, les rêves volés en éclats qui donnent le ton au roman. Écrit dans un style sobre, utilisant une langue dépouillée, surtout dans des scènes très dures qui décrivent l'échec de tel ou tel membre du groupe, Diamond prouve que nos vies sont placées sous le signe de l'incertitude : après de brefs regains d'espoir, l'humanité s'inflige inévitablement de terribles blessures.

HANS-JÜRGEN GREIF

MARIE-BERNADETTE DUPUY
Les fiancés du Rhin
Les Éditions JCL, Chicoutimi
2010, 790 pages

À un moment où ce quinzième titre édité initialement au Québec arrive sur le marché, Marie-Bernadette Dupuy a déjà franchi une barrière mythique dans sa carrière romanesque. Toutes éditions confondues, elle a dépassé le million d'exemplaires vendus, autant en Amérique francophone que sur le continent européen, où ses romans sont largement diffusés et unanimement appréciés. Décidément, l'association de Dupuy avec la maison d'édition saguenéenne JCL aura non seulement été profitable, elle aura permis à cette auteure de percer résolument auprès du lectorat de son propre pays. La maison d'édition, quant à elle, a consolidé grâce à cette collaboration une présence déjà bien concrète en Europe.

À travers les ouvrages de Dupuy, nous avons eu déjà l'occasion de visiter de nombreuses régions et localités de la France. Récemment, sa plume féconde a fait une incursion remarquable et remarquable au Québec, dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean, avec l'épopée qu'elle a imaginée autour du village fantôme de Val-Jalbert. Cette fois, elle nous entraîne du côté de l'Alsace et de la frontière que partagent l'Allemagne et la France.

> Quand la presse ne suffit plus...

**LE DÉLIVRÉ**

La lecture délivre, des libraires se livrent



> Plus de 250 articles
sur le livre et la lecture

www.librairiemonet.com/blogue

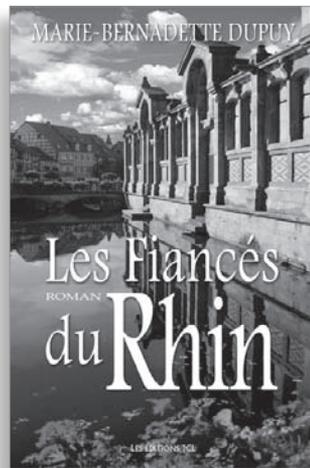
Librairie
Monet

C'est la recherche d'un emploi qui amène Clémence Weller à Ribeauvillé, dans un domaine agricole prospère. Noëlle, sa fille de neuf ans, l'accompagne. Une relation amoureuse ne tarde pas à s'épanouir entre elle et le propriétaire. Les années passent, Noëlle grandit et devient à son tour amoureuse d'un jeune Allemand, Hans Krüger. Or, la Deuxième Guerre mondiale éclate et les vieilles méfiances de la population cosmopolite de l'Alsace envers le pays voisin sont exacerbées et donnent lieu à des manifestations de violence et à des attitudes d'intolérance envers les traîtres qui osent pactiser avec l'ennemi.

C'est autour de cette charnière que s'articule l'intrigue. Si les jeunes sont plus ouverts aux rapports entre les deux peuples que le Rhin sépare, les anciens n'ont pas oublié la Guerre 1914-1918 et les années de sujétion de l'Alsace au pays voisin. Noëlle fera les frais des haines tenaces qui perdurent et subira les rancunes aveugles de sa famille d'adoption, notamment celles, inextinguibles, de la vieille Martha, la mère de son beau père, qui ne lui épargnera aucune humiliation.

Les fiancés du Rhin devront attendre la fin de la guerre pour convoler. Entre-temps, à peine quelques rencontres fortuites et clandestines leur seront-elles accordées, qui leur permettront néanmoins de jeter les bases d'une famille. Lorsque leurs amours pourront s'étaler au grand jour, bien des choses auront changé. Le domaine agricole de Ribeauvillé aura été ruiné, les populations d'Alsace auront été dispersées et de nombreuses personnes dans l'entourage de Noëlle auront été emmenées en captivité de l'autre côté du fleuve. Ceux qui reviendront enfin seront marqués à jamais.

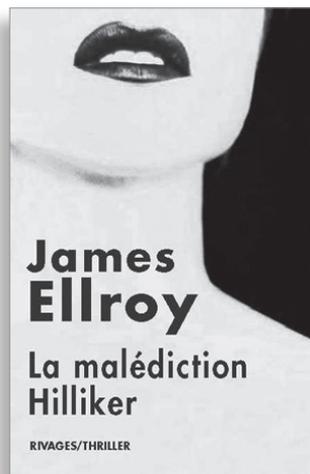
Une fois de plus, Dupuy nous convie à la découverte d'une fresque immense, animée par une action trépidante et habitée par des personnages attachants,



réalistes et vibrants d'émotions. La séduction de l'auteure s'impose dès les premières pages et le feu roulant des péripéties entraîne le lecteur sans jamais lui laisser le temps de reprendre son souffle. Qui aborde ce roman risque bien de se retrouver concurrent dans un marathon de lecture.

Car le nombre de pages ne doit pas nous abuser. Il n'y a pas de temps morts pour autant, de longueurs ennuyeuses, de remplissage malvenu. Dupuy s'améliore sans cesse à cet égard, au fil des publications successives.

Le décor historique au milieu duquel elle campe son intrigue est solide et fouillé. Bien que l'ouvrage n'ait pas de prétention au titre de roman historique, il ne laisse rien au hasard et les événements qu'il évoque sont crédibles et vérifiables. Il s'agit bien, une fois de plus, d'un roman populaire, d'une œuvre littéraire



destinée à un large public. Cela ne lui enlève pas ses qualités, qu'il faut tout de même de nombreux mots pour exprimer : émotion, force d'évocation, précision, intensité, vigueur, et bien d'autres encore.

CLÉMENT MARTEL

JAMES ELLROY

La malédiction Hilliker

Rivages, Paris

2011, 278 pages

Le sous-titre résume le sujet du livre : Mon obsession des femmes. Dès la première phrase, James Ellroy met les choses au clair : « J'ai invoqué la Malédiction il y a un demi-siècle. Elle définit mon existence depuis mon dixième anniversaire » (p. 11). L'enfant avait maudit sa mère, Jean Hilliker, beauté à la chevelure rousse, qui sera assassinée trois mois après les mots terribles que lui a lancés l'enfant dans un accès de colère. Depuis, Ellroy n'a pas arrêté de chercher sa mère dans les femmes avec qui il a vécu, sans compter celles qui ont été de passage dans sa vie, innombrables. Mais avant de devenir l'écrivain célèbre et adulé, il a passé par une enfance, une adolescence, un début de la vie adulte somme toute terrifiants, marqués par la drogue, le vagabondage, les menus emplois. Un jour, acculé au pied du mur par sa mauvaise santé, il écrit son premier roman, suivi d'une vingtaine d'autres, parmi lesquels *Le dahlia noir*, *American Tabloid*, *American Death Trip*, *White Jazz*, *Underworld USA*, pour n'en nommer que les plus connus. Grand, mince, brillant, il attire les femmes – et en profite. Toujours, il cherche sa mère.

Les inconditionnels de l'auteur aimeront ces pages autobiographiques, parfois embellies et édulcorées. Toutefois, si l'on isole ce livre des autres, il déçoit : après le énième récit d'un amour avorté, répétant la même évolution d'une relation interpersonnelle qui n'en est pas une, le lecteur se demande

pourquoi Ellroy a rédigé cette « confession » qui ne touche que la superficie de sa vie. Arrive-t-il à nous émouvoir en évoquant ses malheurs ? Précise-t-il son obsession œdipale ? À vous d'en juger. Nous reste une seule question qui équivaut à celle au sujet de la longueur du nez de Cléopâtre : sans le meurtre de la mère, que serait devenu James Ellroy ?

HANS-JÜRGEN GREIF

ALICE FERNEY

Passé sous silence

Actes Sud, Paris

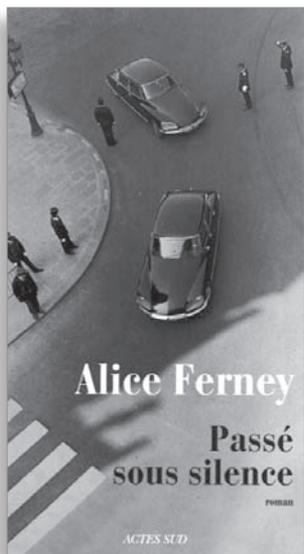
2010, 204 pages

Depuis *Le ventre de la fée* en 1993, Alice Ferney a publié sept autres romans parlant surtout de la femme et de l'amour. Elle nous revient avec un nouveau sujet dans *Passé sous silence* (2010), dans lequel elle s'attaque à la mémoire défaillante de l'Histoire, à l'oubli qui la caractérise si bien. Le roman présente le duel que se sont livré un colonel et un général, un réaliste et un idéaliste, autour d'un événement qui a causé la mort d'un homme, enfouie dans les méandres politiques de l'époque. L'auteure veut montrer que l'Histoire apparaît dans les livres selon ce qu'en ont dit les vainqueurs. Sur la Terre du Sud se déroule une guerre d'indépendance (tout semble désigner la guerre d'Algérie même si les noms de lieux et de personnes sont tus) à laquelle Paul Donadieu ne veut pas croire. Ce colonel souhaite que l'Empire conserve son importance dans le monde et dans son pays. Pourtant, dans le Vieux Pays, le général Grandberger (De Gaulle ?), l'homme que Paul admirait le plus, songe à revenir au pouvoir pour changer l'issue de cette guerre. Ses pensées, lorsqu'il écrit ses mémoires, nous montrent qu'il est important pour lui de pouvoir maîtriser l'Histoire, puisqu'il considérerait l'avoir faite, en avoir été un acteur important : « Tu songeais qu'il était donné à

certaines d'écrire l'Histoire. Ainsi les vainqueurs la créaient-ils. » (p. 58)

Ferney entre dans la tête de ses personnages, décrit leur façon de voir la guerre. Pour Jean de Grandberger, un passionné de mouvement et d'avenir, la guerre est inévitable, car il croit que le destin de la Terre du Sud est de devenir un État, que l'Empire est amené à se rétrécir de plus en plus : « L'indépendance, c'est le sens de l'Histoire » (p. 73). Pour s'opposer à cette finalité, Paul s'engage dans un groupe activiste souhaitant la mort de Grandberger. Le livre fournit la preuve que la colère et le patriotisme peuvent mener à des actions extrêmes. Le général sort finalement indemne de l'attentat organisé par Paul. Tous espèrent alors la clémence, la grâce du chef pour le jeune colonel, mais Paul n'y croit pas.

Ferney livre dans *Passé sous silence* un roman historique présenté de façon originale, dénonçant les injustices de la guerre et de l'Histoire, en taisant toutefois les noms des acteurs pour mettre l'accent sur les actions et la psychologie. Elle parle toujours au « tu » lorsque le personnage de Donadieu est présent, peut-être pour l'investir d'une mission plus importante que celle que l'Histoire a bien voulu lui donner. Peut-être aussi pour insister sur l'évolution



psychologique qu'il a subie au fur et à mesure qu'il s'est senti investi de cette mission. Quoi qu'il en soit, l'écriture claire et raisonnée de Ferney permet au lecteur de se détacher de la réalité et de mieux comprendre des personnages qui demeurent fictifs.

MICHÈLE LEDUC



MICHÈLE LESBRE
Un lac immense et blanc
Héliotrope, Montréal
2011, 91 pages (série « K »)

De nouveau, il faut remercier Héliotrope pour *Un lac immense et blanc* de Michèle Lesbre, une auteure française encore trop peu lue au Québec et qui a pourtant été finaliste du Goncourt avec *Le canapé rouge*, en 2007. Deux ans plus tard, la maison d'édition montréalaise avait publié d'elle un court roman d'une rare intensité, *Sur le sable*.

Un jour de neige, la narratrice prend congé au bureau, afin d'accueillir à la gare un Italien qu'elle ne connaît que pour l'avoir entendu parler de Ferrare, endroit emblématique pour elle, avec le serveur dans son café habituel. Puisque l'homme n'était pas dans le train, elle se rend dans un autre café où un jeune inconnu l'accoste. Ennuyée, elle continue son chemin dans le quartier et c'est Antoine, son compagnon du temps où se préparait Mai 68, qui surgit dans sa mémoire,

remplaçant l'homme de Ferrare. Il y a quarante ans, son amant s'était roulé dans la neige comme un chien fou en criant : « Un lac immense et blanc ! » C'était le temps de la jeunesse, du désir et de l'espoir de changer le monde. Mais Antoine a disparu un jour. Elle, les cheveux blancs, se fait maintenant draguer par un jeune type dont le rire ne cesse de la hanter... C'est la neige sur Paris qui la ramène au passé, à Antoine, aux voyages à Ferrare, à ce corbeau aussi qui l'attend tous les matins sur un banc au Jardin des Plantes. En rebroussant chemin pour se rendre au café habituel, les bribes d'une sonatine la font penser à *Moderato cantabile* de Marguerite Duras, aux films de Michelangelo Antonioni, aux romans de Giorgio Bassani (*Le jardin des Finzi-Contini*), tous deux originaires de Ferrare. Quand elle entre dans son café, l'Italien est là. Elle lui dit qu'elle connaît le delta du Pô, puis quitte pour ne plus jamais revenir et l'entendre dire « Ferrare ». En passant devant les grilles du Jardin des Plantes,

le jeune inconnu lui dit que le corbeau l'attendait. Elle se sent sombrer dans le flou : « [J]e ne sais plus très bien ce qu'est le cours ordinaire de mes jours, du moins ce qui lui donne un sens véritable » (p. 85).

Ce texte bref, concentré sur quelques heures passées près du pont d'Austerlitz, contient une vie entière : les rêves évanouis, l'amour disparu, l'existence morne au bureau, la mélancolie, le sinistre « Jamais plus ! » du corbeau de Edgar Allan Poe, les ratages, les faux départs, les déceptions. Si Lesbre sert d'exemple pour la brièveté de ses romans (comme Annie Saumont pour la nouvelle), le texte que voici est un des sommets de son art. Pour réfléchir autrement, procurez-vous ce livre. Puis relisez-le après quelques jours : il peut changer votre façon de voir votre vie.

HANS-JÜRGEN GREIF

PHILIP ROTH
Indignation
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie-Claire Pasquier
Gallimard, Paris
2010, 197 pages
coll. « Du monde entier »

Avec ce roman, Philip Roth abandonne, pour le moment du moins, son héros habituel vieillissant, Zuckerman, et revient à une période charnière dans l'évolution de la société américaine, le début des années 1950. La guerre de Corée bat son plein ; les jeunes hommes tentent par tous les moyens d'éviter la conscription, puisque les histoires d'horreur sur la cruauté de l'ennemi et les photos-reportages sèment la panique. Marcus Messner, l'image même du *nice boy next door*, s'inscrit au collège de Newark, sa ville natale dans le New Jersey. Fils

unique d'un boucher kasher, Marcus développe une étrange paranoïa à l'égard de son père, qui devient fou de rage dès qu'il ne sait pas où se trouve son fils ou qui sont ses fréquentations. Afin d'échapper à ce père étouffant, le jeune homme quitte la maison et s'inscrit dans un collège de l'Ohio, dont la direction est conservatrice et orthodoxe. Bientôt, Marcus s'ennuie de ses professeurs brillants de la côte est, car ici, tout est figé dans les conventions. Ses camarades, juifs ou non, ne pensent qu'à leur future carrière, aux filles et à boire, dans cet ordre. Un jour, Marcus rencontre une étudiante, belle et intelligente, qui n'a ni froid aux yeux ni la langue dans sa poche (pour plus de détails, il faut lire le livre ; cela ne se décrit pas). Il en tombe amoureux, bien sûr, mais se rend compte qu'elle a tenté de se suicider. Dès lors, les

JOCELYNE SAUCIER
Il pleuvait des oiseaux
 XYZ éditeur, Montréal
 2011, 184 pages

En 2006, Jocelyne Saucier nous avait enchantés avec *Jeanne sur les routes*, une histoire d'amour présentée sur fond « rouge communisme », dans l'Abitibi des années trente. *Il pleuvait des oiseaux*, son quatrième roman, suscite une réflexion stimulante sur la vieillesse en nous plongeant dans un univers aussi captivant.

Cette fois-ci, ce sont les Grands Feux qui ont dévasté le nord-est de l'Ontario, au début du XX^e siècle, qui servent d'assise à la fiction qu'elle a créée, plus précisément l'incendie de forêt de Matheson en 1916, l'un des plus meurtriers de l'histoire du Canada. Cette tragédie, qui avait généré autant de récits d'horreur que de morceaux de bravoure, représentait un terreau fertile pour l'écrivaine, qui a su envisager la trame de son roman

sous un angle original. Son titre fait référence aux oiseaux qui tombaient du ciel comme des mouches, asphyxiés par la fumée qui se dégageait de tous ces brasiers.

Un prologue bien tourné cerne en quelques phrases frappantes les composantes de l'intrigue. D'ores et déjà, nous savons que refermer le livre avant d'en avoir lu la dernière page sera difficile. « L'histoire est celle de trois vieillards qui ont

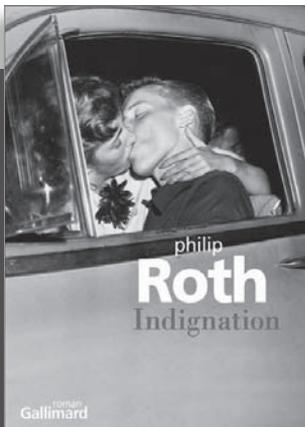


choisi de disparaître en forêt. Trois êtres épris de liberté » (p. 9). Au moment où l'action est enclenchée, l'un d'eux vient de mourir : Boychuck, « mort de sa mort » dans sa cabane au fond des bois, quatre-vingts ans après avoir survécu au Grand Feu qui avait emporté toute sa famille. Partie à sa recherche afin de clore son projet d'immortaliser en photos les survivants de ce drame, une photographe se heurtera au manque de collaboration des vieux amis de Boychuck : Tom et Charlie. Il en sera bien autrement de Marie-Desneige, cette vieille dame à l'esprit clairvoyant, parachutée au milieu de leur petite communauté par son neveu Bruno. Elle a été internée soixante-six ans en « asile » par sa famille et il lui reste bien peu de temps pour « se faire toute une vie... ».

Depuis un moment, le thème de la vieillesse est souvent abordé en littérature, mais peu d'écrivains l'ont développé à la manière

de Saucier. En accordant à ses personnages une liberté éclairée, chez elle, la vie se savoure jusqu'à la dernière goutte. Le grand âge devient le dernier bastion de l'indépendance, « là où on se défait de ses attaches et où on laisse son esprit aller là où il veut » (p. 82). Ses héros hirsutes ont l'esprit vif, ils sont brillants et attachants, même ceux qui se livrent à des petites magouilles. Ils assument leurs choix et ceux des autres avec bon sens et empathie sans faire jaillir une seule goutte d'eau de rose.

Les personnages secondaires, aussi bien définis que les principaux, sont présentés au début grâce à une narration polyphonique. « L'histoire s'installe tranquillement » (p. 64). Puis, la voix d'une « conteuse » prend le relais, relatant l'épisode des Grands Feux en tirant habilement parti de l'événement pour mettre en scène l'insaisissable Boychuck. C'est encore elle qui, en ménageant



dés sont jetés pour le destin de Marcus. Quand il apprend qu'elle a été renvoyée du collège – et pour cause : une étudiante enceinte est intolérable dans le *midwest* américain –, il proteste violemment (il n'est pas le père de l'enfant), refuse d'assister à l'office, se fait renvoyer à son tour, sera enrôlé de force dans l'armée et finit par se faire tuer en Corée.

Faut-il souligner que Roth sait à la perfection comment laver le linge sale de l'Amérique

en public ? Comme personne, il dénonce la bigoterie, le faux-semblant, l'esprit borné, l'autorité usurpée, le pouvoir brutal, le qu'en-dira-t-on, l'hypocrisie de toute une époque, celle qui précède les années de libération après la guerre au Vietnam ainsi que la fin des réactionnaires, vingt ans plus tard. La figure du père dominateur et celle de la mère, femme sensible, intelligente et forte, servent de toile de fond au drame d'une jeune vie prometteuse, gâchée par ce que l'Amérique du milieu du siècle dernier avait de plus terrifiant : la bêtise humaine, bien ancrée dans les sept péchés capitaux.

À lire si votre jeunesse s'est déroulée à cette époque ou si vous voulez tout savoir sur vos parents sans jamais avoir osé demander des détails.

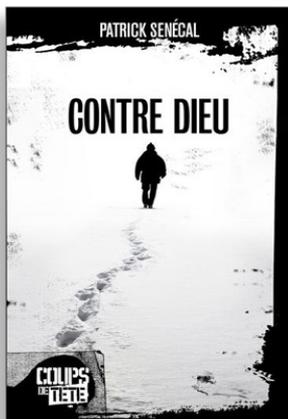
HANS-JÜRGEN GREIF



ses effets, en soignant ses images, raconte les histoires d'amour qui palpitent au cœur du roman : l'une, fabuleuse, échafaudée comme une enquête et l'autre, d'une sensibilité frémissante, esquissée avec pudeur. Cette dernière vaut aux lecteurs les plus belles pages du roman, car l'écriture de Saucier coule avec une simplicité émouvante lorsqu'elle décrit l'approvisionnement de deux corps vieillissants. Bien sûr, il faut y mettre un peu du sien. La « conteuse » nous prévient : « L'histoire est peu probable, mais puisqu'il y a eu des témoins, il ne faut pas refuser d'y croire » (p. 9).

Puis, vient l'épilogue, aussi rond et parfait que le prologue. On sera tenté de faire circuler le livre pour le plaisir d'échanger sur cette lecture mais, en même temps, il sera impossible de s'en défaire. Alors, je suppose qu'il faut l'acheter et l'offrir...

GINETTE BERNATCHEZ

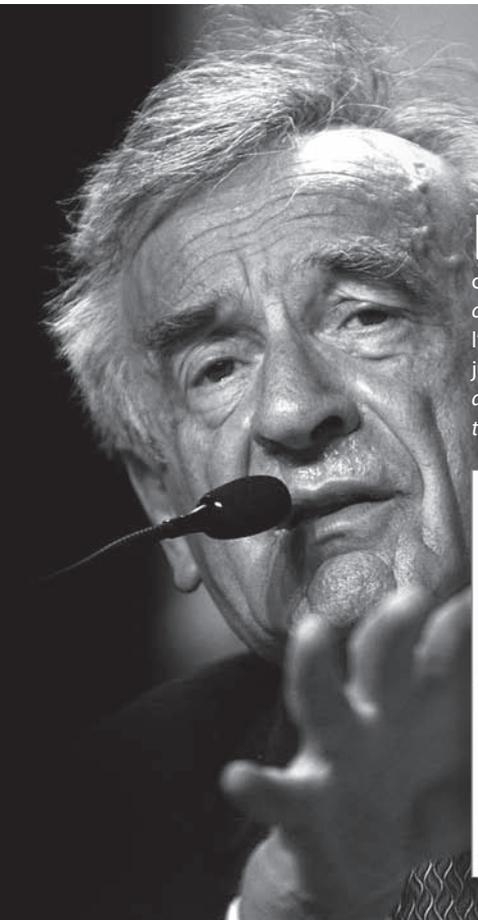


PATRICK SÉNÉCAL
Contre Dieu
Coups de Tête, Montréal
2010, 107 pages

Patrick Sénécald, professeur de littérature et de cinéma au cégep de Drummondville, est aussi l'un des auteurs québécois les plus prolifiques de ces dernières années. *Contre Dieu* est son neuvième roman pour adultes. Il a aussi écrit deux romans jeunesse

et a participé à l'écriture de plusieurs scénarios pour adapter ses écrits au grand écran (*Sur le seuil* ; 5150, rue des Ormes ; *Les sept jours du Talion*). Son dernier projet (une web série, *La Reine rouge*), témoigne de son dynamisme et de sa créativité. Déjà en 1994, année de parution de son premier roman (5150, rue des Ormes), Sénécald empruntait un thème qui deviendra récurrent dans tous ses écrits : le chaos (ou ce qui advient quand une personne perd le contrôle de sa vie). Patrick Sénécald est en effet passé maître dans l'art de décrire le côté sombre de l'humain... Tous ses personnages ont à faire face, un jour ou l'autre, à un événement ou à une série d'événements qui fera ressortir ce côté plutôt caché de la nature humaine. Son style est un savant mélange d'horreur, de fantastique et de réalisme, cocktail explosif, qui entraîne le lecteur dans les méandres de l'esprit humain, dans ce qu'il a de plus tabou.

Contre Dieu ne fait pas exception... Ce court roman (107 pages) raconte l'histoire d'un homme dont la vie est bouleversée quand il apprend qu'il perd les êtres qu'il aimait le plus. Commence alors une intense réflexion sur les conséquences et les implications des actes du personnage principal et de ses proches. Tout devient alors très flou dans l'esprit de l'homme, surtout quand il se rend compte que tous les points de repère qu'il avait dans sa vie sont devenus désuets et ne répondent plus à ses interrogations premières. Comme dans les autres écrits de Sénécald, le personnage principal sombre dans un état de profonde dépression. Mais contrairement à la plupart des gens, l'homme ne cherche pas vraiment à s'en sortir. Il se barricade et ne veut plus voir sa famille, ses amis. Toute morale perd pied dans son esprit. Il ne veut que trouver le responsable de sa situation... Et il le trouve.



ÉLIE WIESEL
Otage
Grasset, Paris
2010, 393 pages

La carrière littéraire d'Élie Wiesel s'étend désormais sur cinquante ans : *L'aube* (1960), *Le chant des morts* (qui comprend l'extraordinaire nouvelle « Le juif errant », 1966), *Le testament d'un poète juif assassiné* (1980), *Le temps des déracinés* (2003) sont



parmi ses œuvres de fiction les plus connues. En fait, le terme « fiction » doit être utilisé avec prudence. Les personnages de Wiesel sont souvent l'illustration de sujets abordés dans ses nombreux essais et dialogues qui, eux, retracent l'histoire du peuple juif – une longue suite de persécutions, culminant dans la shoah, la création de l'État d'Israël et les tensions que sa présence ne cesse de générer au Moyen-Orient. Wiesel demeure le plus infatigable défenseur du dialogue avec les voisins arabes (le Prix Nobel de la Paix lui a été décerné en 1986). Il n'y a donc rien de surprenant que son nouveau roman reprenne la thématique centrale de son œuvre.

La profession de Shaltiel Feigenberg, dont le nom ashkenaze indique son origine d'un *shtetl* en Galicie, est « conteur d'histoires ». Autrement dit, il pratique une longue tradition orale, commune à tous les pays méditerranéens, mais

particulièrement prisée par ceux où l'on parle des langues sémitiques. Alors, comment se fait-il qu'en 1975, deux terroristes l'aient kidnappé en plein jour, au centre de Brooklyn ? Qu'espèrent-ils obtenir ? L'un des ravisseurs est un Italien, collaborateur des Brigades Rouges et de la bande à Baader-Meinhof ; l'autre est Palestinien, un jusqu'au-boutiste violent n'aspirant qu'au statut de martyr dans sa lutte pour reconquérir les « territoires palestiniens occupés ». En échange pour la vie de Feigenberg, ils demandent la libération de trois des leurs, même s'ils savent qu'Israël ne cède jamais devant le chantage.

L'auteur se sert de la prise d'otage pour retracer le parcours du personnage principal : la déportation de sa famille en pleine guerre, la miraculeuse survie de son père et de son oncle à Auschwitz, alors qu'il doit la sienne à son talent pour les échecs. Le chef des services de renseignements allemands

Contre Dieu est avant tout un exercice de style et un défi pour cet auteur, qui nous a habitués à des romans denses et très longs. C'est un texte continu, sans points ni paragraphes, ce qui accentue davantage la dramatisation et la participation du lecteur. L'auteur sait trouver les mots justes pour décrire l'émotion – ou l'absence d'émotion – du personnage. Malgré la brièveté du texte, on doit parfois prendre des pauses lors de la lecture. La noirceur qui s'installe dans l'esprit de l'homme ne fait qu'accroître ; aucune pointe d'optimisme n'apparaît. C'est le néant... Le chaos... Et c'est ce qui fait que ce texte est très intrigant. Au fil de la lecture, on se demande constamment si un élément déclencheur va faire revenir une parcelle d'humanité dans l'âme du personnage principal. C'est un roman percutant, qui nous amène à réfléchir à la réaction que nous aurions si un événement semblable venait bouleverser notre vie.

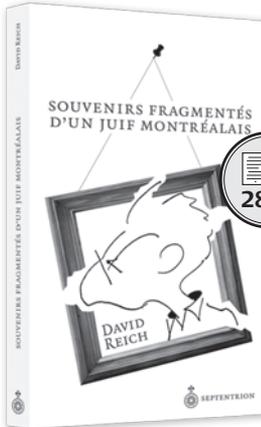
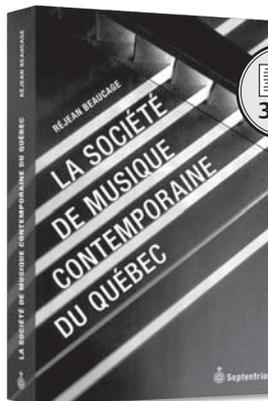
NATALIE GAGNON

protège le jeune garçon parce qu'il admire l'intelligence de l'enfant, abandonné quand les divisions russes avançaient sur Berlin. Pendant ce temps, le frère aîné de Shaltiel, communiste convaincu, a fui en URSS. Il y retrouve leur oncle Léon Méirovitch, intime de Lazar Kagano-vitch, membre du cercle entourant Staline. Là encore, après un bref répit, les persécutions des Juifs reprennent à la suite de la visite officielle de Golda Meir.

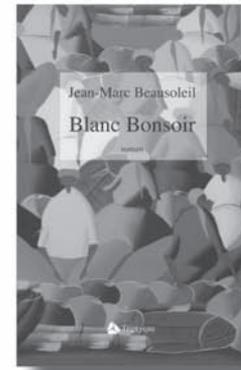
Le sort des personnages du roman reflète les raisons pour défendre l'État d'Israël comme terre de refuge. C'est pourquoi ils demeurent sans relief véritable. L'intérêt du livre réside surtout dans la force évocatrice des contes que nous livre Wiesel en faisant parler Feigenberg. Ces intermèdes, empreints d'une sagesse millénaire et d'une profonde humanité, relèguent les considérations politiques au second plan. Ce sont eux qui restent dans la mémoire du lecteur.

HANS-JÜRGEN GREIF

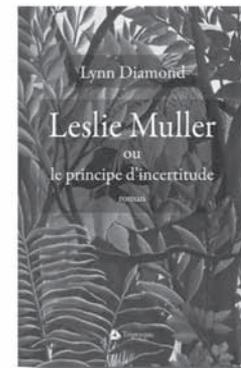
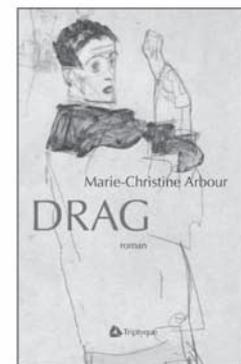
NOUVELLES PARUTIONS

230 PAGES, 21,95 \$
ISBN 978-2-89448-659-7*Lynda Dion*260 PAGES, 24,95 \$
ISBN 978-2-89448-639-9*David Reich*464 PAGES, 39,95 \$
ISBN 978-2-89448-651-1*Réjean Beaucage*

AUSSI DISPONIBLES EN FORMAT NUMÉRIQUE

Rendez-vous sur www.septentrion.qc.ca et saisissez le code à 4 chiffres pour accéder directement au feuilletage en ligne du livre désiré.Canada Council
for the ArtsConseil des Arts
du CanadaSEPTENTRION, QC, CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC
 Triptyque
Jean-Marc Beausoleil
Blanc Bonsoir

roman, 180 p., 20 \$

Lynn Diamond
Leslie Muller
ou le principe d'incertitude
roman, 202 p., 20 \$Marie-Christine Arbour
DRAG

roman, 183 p., 20 \$

www.triptyque.com